

## Les migrants dans les limbes des camps libyens

François, jeune érythréen de 24 ans, ne s'imaginait pas qu'il terminerait son voyage coincé dans un camp de réfugiés en Libye. Lorsqu'il a payé les 600 dollars réclamés par l'intermédiaire contre la promesse d'un transit sûr, qui ne devait pas durer plus d'un mois, la Libye n'était pour lui qu'une simple étape sur le chemin de l'Europe. Mais cela fait huit mois qu'il se trouve dans le camp de détention de « Bou Rhada » dans la ville de Gharyan.

Originaire de la province d'Asmara, le jeune homme est bloqué comme 467 autres migrants arrêtés par les autorités libyennes à Gharyan, sans moyen de les rapatrier dans leurs pays d'origine : Le Ghana, Le Nigéria, La Gambie, et l'Erythrée.

François nous raconte le long et difficile périple qui l'a conduit, ainsi que d'autres migrants, à travers le sud et le nord du Soudan, puis à travers le Tchad, avant d'arriver en Libye. Les situations dangereuses ont ponctué leur parcours, en particulier lorsque leur fourgon est tombé en panne en plein cœur du Grand Sahara, près de la ville d'« Om Hager », à l'ouest du Tchad. Il y est resté bloqué une semaine. Par chance il n'a pas été kidnappé, n'a pas été non plus victime des violences des contrebandiers et des bandits comme nombre de ses compagnons d'infortune. Il est parvenu sain et sauf à Marzak dans le sud de la Libye. Là aussi, il a échappé à l'emprisonnement, à cause de la saturation du centre de détention officiel. Après être passé entre les mailles du filet à de nombreuses reprises, la chance l'a quitté à Gharyan, à seulement 200 kilomètres de Zouara, sur la côte méditerranéenne, dernière étape avant la traversée pour rejoindre l'Italie. Il aura ainsi fait plus de 3000 kilomètres pour échouer à l'avant-dernière étape...

*« La crise qui sévit dans mon pays m'a obligé à fuir à la recherche d'un avenir meilleur. Mais voici que ma vie s'est arrêtée dans cet endroit où j'ai à subir la pire situation qui soit »,* confie le jeune érythréen à Dunes Voices.

Les compagnons de voyage de François, Janis et Nahoumm, assurent être partis pour fuir l'enrôlement militaire forcé. *« Nous avons été enrôlés comme soldats dans l'armée érythréenne pendant trois ans. Là-bas, en Erythrée, ils vous emmènent pour faire de vous un soldat et dès que vous êtes dedans vous y restez jusqu'à votre mort »,* dit Janis en racontant comment des enfants de douze ans seulement ont été enrôlés de force. Agé de 17 ans, Janis a donc pris la fuite, accompagné de Nahoum, 25 ans. Mais tous les deux ont découvert qu'ils n'ont fait qu'échanger un enfer contre un autre.

Le centre de réfugiés de Bou Rhada à Gharyan est l'un des 20 principaux camps officiels réservés à l'accueil des clandestins en Libye. Son administration nous a autorisé à y pénétrer et à rencontrer les détenus

Les conditions de vie sont misérables. Ce centre de rétention était, jusqu'en 2012, un centre de stockage de blé. Les femmes ont été installées dans les bureaux tandis que les hommes survivent dans des pièces insalubre et surpeuplées où il n'y a pas assez d'espace pour installer des matelas pour tout le monde, ce que François supporte de plus en plus difficilement. *« On est obligés de dormir à tour de rôle. En plus, il n'existe que deux petites*

*salles d'eau pour près de 500 migrants, qui dégagent des odeurs insoutenables. Et les rations de nourriture qu'on nous donnent ne nous rassasient jamais »* dit-il. Une situation rendue encore plus insupportable, à cause des traitements dégradants que leur réservent les gardiens. Les migrants se disent victimes de violences physiques et psychologiques, et les gardiens les frappent avec des barres de fer s'ils osent protester.

Hassan Tarhouni, gardien au centre de détention, ne reconnaît pas les violences physiques. *« Mais très souvent, nous devons tirer en l'air pour garder la situation sous contrôle »* admet-il. Il explique que, tout au long de la journée, 29 gardiens doivent faire le guet à tour de rôle pour maintenir l'ordre dans un camp qui compte près de 500 migrants.

Les moyens du centre sont tellement limités qu'ils sont obligés par moments de transférer des réfugiés vers d'autres centres d'hébergement, poursuit Tarhouni en ajoutant que la situation devient de plus en plus compliquée pour tout le monde.

Pour les détenus le sentiment que leurs gouvernements, ainsi que les organisations internationales les ont définitivement abandonnés, rend leur calvaire encore plus difficile.

Malgré la coordination entre les différents gouvernements, très peu d'immigrés clandestins sont rapatriés dans leurs pays d'origine. Le programme de rapatriement volontaire dirigé à partir de Tunis par la section de l'Organisation Internationale des Migrations (OIM) est compliqué et long à mettre en place. Ainsi, depuis juillet 2014, 400 personnes seulement ont été rapatriées.

Les migrants en détention, ainsi que les fonctionnaires du camp de Gharyan, affirment que les sommes perçues par les passeurs varient entre 400 et 1500 dollars. Les clandestins arrivés en Libye sont parfois obligés de travailler comme ouvriers pour pouvoir payer la traversée jusqu'à l'Europe. D'autres restent en détention pendant des mois, voire des années. Certains parviennent à sortir moyennant une somme d'argent, et retentent la traversée, si l'occasion se présente.

Mais réussir à embarquer ne signifie pas la fin du calvaire. Très souvent, les embarcations utilisées pour les traversées clandestines ne sont pas navigables ou dépassent de loin la capacité d'embarquement autorisée, raisons pour lesquelles elles chavirent régulièrement.

C'est pourtant un risque que François, le jeune érythréen, est prêt à prendre dès qu'il le pourra. Le jeune homme a du mal à ravalier ses larmes quand il raconte son arrestation et sa situation actuelle : *« Notre fourgon a été trouvé par hasard, à l'entrée de Gharyan et on nous a amenés dans cet endroit où nous n'avons pas même de place pour dormir. Depuis ce jour-là, nous sommes traités comme des criminels... Mais nous ne le sommes pas ; nous sommes juste des êtres humains et nous voulons simplement vivre dignement et faire vivre nos familles comme tout le monde »*.

